

Territoire et identité : la « Terre des Hommes » telle qu'elle s'est construite et dite dans les Marquises d'autrefois

PIERRE OTTINO-GARANGER ET MARIE-NOËLLE OTTINO-GARANGER

ARCHIPEL ISOLÉ GÉOGRAPHIQUEMENT et culturellement au cours des derniers siècles de sa préhistoire, les Marquises ont entretenu mais aussi développé et adapté des traits culturels qui non seulement les rattachent à un lointain passé océanien mais, encore de nos jours, concourent de façon incontestable à leur identité. Cette identité passe par la notion d'appartenance à un groupe et une terre : hommes d'une terre, Terre des Hommes — *Fenua enata*.

Contrairement à bien des archipels du Pacifique, les Marquises se distinguent par l'absence de barrières coralliennes. Ces îles, d'origine volcanique, ont un relief jeune extrêmement accidenté et les terres y sont découpées en vallées étroites aux versants très pentus (1). Le littoral est constitué de falaises plus ou moins verticales, coupées par quelques baies – *haka, hana, fana* (2) – frangées de gros galets situées au débouché de vallées habituellement étroites qui abritaient la population ; l'absence de plaine côtière diminue considérablement l'espace habitable. Le climat, de type subtropical, connu des sécheresses récurrentes qui

eurent d'importantes répercussions sur une société caractérisée par un « système de vallée ». Le relief contribuait en effet à faire de ces espaces, le plus souvent encaissés et cloisonnés par des lignes de crêtes difficilement franchissables, un *fenua* ou *henua*, une entité territoriale particulière, une terre patrie où les Marquisiens développèrent une organisation tribale jalouse de son indépendance, refusant longtemps tout pouvoir unifié, même à l'échelle d'une île (3).

À leur arrivée sur ces îles, il y a plus de 2 000 ans, les premiers navigateurs ne modifièrent guère le paysage. Ce n'est qu'avec le temps et l'accroissement de la population qu'ils y laissèrent leur empreinte ; à l'arrivée des Européens, plus de 1 500 ans plus tard, ces îles étaient transformées. Malgré l'éloignement et l'isolement des derniers siècles, l'homme leur avait conféré des traits qu'elles partageaient désormais avec d'autres îles à travers le Pacifique. En s'y installant, ces Austronésiens y avaient

1. *Ka'avai, manavai* : rivière, vallée, terre, pays, village, tribu...

2. Selon les différents « parlers » de l'archipel ; par la suite, nous utiliserons surtout celui de l'île de Nuku Hiva.

3. La société s'organisait autour de la classe des chefs, *papa haka'iki*, et de celle des prêtres, *papa ta'ua*, avec les spécialistes des rites, *tuhuka o'oko* ; venaient ensuite leurs assistants, *moa*, les guerriers, *toa*, les spécialistes-artisans, *tuhuka*, puis les gens du commun, *akati'a, kikino, matahue*... ceux de statut inférieur et les victimes offertes aux dieux.

apporté leur culture, leur âme et ce qui la nourrissait, leur façon de percevoir l'espace, de l'utiliser, de l'aménager, de l'exprimer et de se l'approprier...

La vallée de Haka'ohoka, longue de plus de 2 km, offre l'image-type d'un territoire de ces hautes îles marquisiennes dépourvues de lagon. Située au sud-est de l'île de Ua Pou, elle s'ouvre sur la baie de Hoho'i, face aux alizés qui lui assurent des pluies fécondes. Vers 1860, elle fut abandonnée à la suite d'une épidémie de variole qui fut fatale au groupe qui l'occupait ; aujourd'hui encore, elle n'est fréquentée que pour quelques jardins assez récemment implantés. De dimension moyenne, elle n'abritait qu'une seule tribu, celle des Ka'avahopeoa (4). Ses structures lithiques et les aménagements de surface qu'on y rencontre sont le reflet des modes d'occupation de l'espace à la fin de ce qui fut appelé la « période classique » (Suggs, 1961), peu avant l'arrivée des Européens et au temps des tout premiers contacts (XVII^e-XVIII^e siècles). Avec des murs et murets formant un maillage de la vallée, la base des aménagements consiste en plates-formes – *paepae* ou *upe* (5) – et en pavages. Le type, la disposition et la plus ou moins grande densité des structures révèlent une partition du territoire en six zones bien différenciées.

4. Au sein d'un *henua*, les hommes se reconnaissent comme membre d'un *mata'eina'a*, unité sociale qui correspondait à la notion de peuple ou personnes accompagnant quelqu'un par honneur... En tant qu'individus, ils appartenaient à un *ati*, terme traduisant l'idée de famille, parents, descendants, tribu. Comme le note H. Lavondès (1975), *ati* est lié à la propriété foncière, aux généalogies.

5. Les termes de *paepae*, le plus usité dans l'archipel, ou de *upe*, s'appliquent à une plate-forme lithique surélevée, destinée à supporter une construction en matériaux périssables, habitation ou autre.

Les pentes du fond de vallée, fort raides et couvertes de gros éboulis, délimitent un espace très encaissé sujet aux glissements de terrain. Seuls les 1 600 premiers mètres, à partir de la grève, furent véritablement occupés. C'est le long du torrent principal, sur un espace d'environ 70 mètres de part et d'autre de son lit, que la plupart des aménagements sont localisés. Au-delà, les versants pentus et plus secs ne comptent que de rares structures, bien particulières : plates-formes mortuaires, sites défensifs... Exception faite de ces versants, la vallée « occupée » s'étend donc sur une pente moyenne de six degrés, du niveau de la mer jusqu'à une altitude de 200 m. La première zone, mince bande de 50 m de profondeur à l'embouchure de la vallée, n'abrite pratiquement que des *paepae*. La deuxième zone, très vaste, s'étend jusqu'à environ 700 m en arrière de la côte ; en dehors de quelques *paepae* et espaces pavés, l'essentiel des structures consiste en murs, murets et enclos. La troisième zone, qui s'étend sur 400 m de profondeur, se situe au centre de la vallée ; les murs et les enclos y sont encore nombreux mais c'est la concentration des plates-formes d'habitation qui retient surtout l'attention. La quatrième zone, sensiblement de même profondeur mais moins large, abrite de nombreux murs et enclos, quelques plates-formes et des ensembles complexes, en partie liés à l'horticulture. La cinquième zone, qui commence à 1 530 m du littoral, est pauvre en vestiges car peu hospitalière, très humide, sombre et encaissée ; il s'y trouve néanmoins quelques plates-formes, généralement petites. La sixième zone se situe en marge, sur des versants difficiles d'accès où se trouvent des abris et *paepae* funéraires, et un site qui domine la vallée : Teniuaefiti. Son rôle était à la fois de refuge et de surveillance, avec aussi une vocation funéraire.

Malgré un relief parfois contraignant, l'occupation de l'espace est quasi totale. Sur un axe allant de la mer à la montagne, de *tai* à *uta*,

se déploient des zones aux fonctions spécifiques. Entité sociologique et territoriale, lieu de résidence et de travail, la vallée s'organise selon trois priorités, adaptables aux besoins de la communauté et à la géographie : l'usage et la surveillance de la mer, la vie communautaire et l'horticulture.

L'espace littoral, accès à la mer et surveillance

L'embouchure des vallées est un espace dangereux et fragile du fait des risques de raz-de-marée, et pour cette raison on y rencontre peu d'aménagements importants, en dehors de quelques structures spécifiques ; c'était aussi un des lieux privilégiés des accrochages et des rapt inter-tribaux. Dans cette zone de contact séjournèrent ceux qui réglaient les relations et les échanges entre le *henua* et l'extérieur, l'autre, l'ailleurs... que ce soit en termes amicaux ou hostiles.

L'espace littoral était également le domaine de ceux qui exploitaient la mer et en échangeaient les produits avec ceux de l'intérieur. Les pêcheurs se consacraient à des campagnes de pêche sous l'égide de maîtres-spécialistes (6) lors de périodes rigoureusement choisies. Pour leurs activités, ils se rassemblaient en un lieu de résidence provisoire, situé près de la grève, où se trouvaient une ou plusieurs plates-formes consacrées aux activités et aux rites liés à la pêche (7). Après leur sortie en mer, ils remontaient la vallée avec leurs prises selon un cheminement précis au cours duquel ils déposaient quelques dons avant d'atteindre le lieu central de la vie communautaire. À l'approche de celui-

ci se trouvait un rocher au pied d'un *paepae* où étaient faites des offrandes. Arrivée à la place communautaire, *tohua*, au centre de la vallée, la pêche était partagée en fonction de l'importance de chaque maisonnée.

Face à la mer, à la haute mer et aux alizés, cette partie de la vallée balayée par les embruns était la moins propice à la culture ; seule une barrière littorale de *mio* (*Thespesia populnea*) supportait le sel qui se déposait sur la végétation à la limite de la grève. Elle assurait une protection en filtrant le vent et une partie des embruns. Derrière cette barrière végétale naturelle, plantée parfois de *temanu* (*Calophyllum inophyllum*), apparaissaient les premiers cocotiers et quelques enclos abritant des plantes qui toléraient les sols ingrats.

L'espace communautaire, un centre de vie

Dans bien des vallées, le centre communautaire se situait à bonne distance de la côte, dans la moyenne vallée (ici la troisième zone). Là se trouvaient la résidence du chef, les bâtiments publics et religieux qui s'y rattachaient, ainsi que les dépendances à caractère semi-collectif. On y trouve la plus forte densité de plates-formes d'habitation et de petits enclos. Ces structures étaient accompagnées d'aménagements liés à la vie communautaire publique et religieuse.

Le *tohua* était, de toutes les constructions, celle qui occupait le plus de surface et nécessitait le plus de travaux, accomplis collectivement. Ce terme provient de *tohu* : se réunir... d'où *tohua* : sol, terre, place publique... Il pouvait également être appelé *taha koika*, de *koika* : assemblée, fête. Cet espace, délimité par quelques *paepae* et assises de pierres, devint avec le temps un vaste rectangle de 60 à 120 m de long, et plus. Il était entouré de terrasses, de gradins et de tribunes plus ornées. Un des petits côtés, faisant face à celui réservé aux chefs, était destiné aux prêtres, aux dieux, ainsi qu'aux

6. Les *tuhuna*, *tuhunga*, *tuhuka* exerçaient en de multiples domaines du savoir ; à la suite de ce terme venait celui évoquant leur spécialité (*tuhuka avaika* : « maître-pêcheur »).

7. *Abri tapu* (interdit car de caractère sacré) où étaient fabriqués les filets, lieu où ils étaient conservés, lieu sacré des pêcheurs, abri à pirogues...

bâtiments qui leurs étaient consacrés et aux objets de culte. Sur l'un des grands côtés se dressait une « longue maison », où étaient abrités les hôtes de marque et les objets précieux, à moins qu'ils ne le fussent dans la maison des guerriers, également située sur le pourtour de cette place, à proximité de la maison du chef, dont le site dépendait.

En dehors de ces aménagements, rénovés ou reconstruits lors de grands événements, il faut citer ceux où, par tranche d'âge, se retrouvaient les jeunes lors de périodes d'apprentissage comme le *ha'e vavana* et le *ha'e papa* pour les filles, ceux liés à divers types d'activités et les simples lieux de réunions de la vie de tous les jours : la case des hommes, *ha'e ha'a vahana*, située sur le *tohua* ou à proximité, celle des jeunes gens, *ha'e ka'ioi*...

Il existait aussi une foule d'endroits dits sacrés ou interdits, *tapu*, dont la taille et l'importance étaient très variées. Ces lieux étaient devenus sacrés pour un nombre infini de raisons et pouvaient n'être que provisoirement interdits en fonction de l'activité ou des auspices sous lesquels ils étaient placés. Ce pouvait être un *pito tapu* (8), ou bien un lieu où reposaient les restes de quelqu'un mort tragiquement (9). Il y avait les lieux d'offrandes importantes, souvent étagés en plusieurs terrasses, les lieux de dessèchement des corps, *taha tupapau*, ceux où les prêtres se retiraient et étaient visités par les esprits, *ha'e tu'a*, *ha'e tukau*... Tous étaient des lieux de silence. Les plus sacrés étaient appelés : *a* et *ahu*. Parmi ces derniers, il y avait le *ahu* commun à tout le clan, *ahu henua* ou *me'ae*, et celui propre à un nom, c'est-à-dire à une famille : le *ahu ikoa*.

Aux alentours de ces centres politiques et religieux, souvent regroupés autour des bâti-

ments d'habitation des chefs, s'éparpillaient les unités d'habitation où vivaient les familles, les personnes intégrées et celles qui étaient de passage. Certaines familles possédaient plusieurs demeures, à des endroits très différents de la vallée (bord de mer, fond de vallée...), où elles se rendaient au gré de leurs activités (échanges commerciaux, récoltes...) ou de leurs loisirs.

L'endroit où était élevé le *paepae* était appelé *tu'aka* ou *tu'ana*, mot qui signifie également longitude. Dépourvue de fondations, la plate-forme, faite de blocs de basalte de près d'une tonne ou plus et contenant un amas de pierres et de pierrailles, était souvent ancrée sur des rochers en place. Cette construction permettait à la fois de ménager un espace plan sur un terrain presque toujours en pente, de dégager les environs et de permettre l'implantation de cultures, tout en offrant une structure saine, vite sèche, aérée et restituant la chaleur du jour à la tombée de la nuit. Cette plate-forme était divisée en surfaces symboliquement différentes et matériellement définies par divers aménagements (Ottino, 1990). La vie de la famille se déroulait ainsi dans un espace rituellement organisé, tout comme l'était un *tohua*, un *me'ae*, une vallée...

Les lieux à vocation agricole

Chaque maisonnée, *ha'e toa* (10) ou unité d'habitation, possédait un ou plusieurs enclos attenants. On y cultivait les plantes rares, les plus utilisées ou celles nécessitant des soins constants : canne à sucre ou *to*, safran des Indes (11) ou *eka* (*Curcuma longa*), *kava* (*Piper methysticum*) (12), mûrier à papier (13) ou *'aute*. En dehors de ces jardins, des enclos le long des torrents abritaient des aracées et autres plantes aimant l'humidité. Des haies de mûriers à

8. De *pito* : nombril ; le cordon ombilical était enterré avec le placenta sur une terre familiale ; il fondait l'appartenance de l'enfant à un sol.

9. Comme le *tokai* des femmes mortes en couches où rôdait leur esprit redouté.

10. Littéralement : « maison du guerrier ».

11. Plante tinctoriale dont la valeur symbolique dépasse très largement cette propriété.

papier, de cordylines (14), *ti*, ou des palissades légères délimitaient les parcelles.

Les arbres ne semblent pas avoir été choisis ici pour la valeur nutritive de leurs produits mais bien plus pour leur côté prestigieux ou symbolique, et pour leur ombrage. En dehors des premiers spécimens d'espèces appréciant la fraîcheur et l'humidité devenant plus sensibles à cet endroit, tels les châtaigniers d'Océanie, *ihi*, ou les bancouliers, *ama* (15), apparaissaient des variétés plus importantes pour l'homme : les arbres à pain (16), *mei*, et les cocotiers (17), *ehi*, se faisant plus nombreux. Mais les banyans, *a'o'a*, étaient les plus marquants (18).

Les enclos, de pierres ou de bois, ne fermaient pas seulement les jardins ; déjà, au XVIII^e siècle, les propriétés habitées étaient entourées de palissades de la hauteur d'un

homme. La plus grande de Taiohae (Nuku Hiva) à cette époque fermait un espace de près de 400 m de long sur environ 200 m de large, mais la moyenne des enclos ceignait des espaces deux fois plus petits. Les barrières étaient faites de bambous horizontaux reliés à des piquets ou de perches accolées placées soit entre de gros rochers, soit derrière ceux-ci. Les murets pouvaient aussi partir du *paepae* lui-même et n'enclouent que quelques mètres carrés. Les limites des terres étaient ponctuées de rochers remarquables ou d'autres repères : arbres, pitons, grottes, etc. Les clôtures d'espaces sacrés se devaient d'être blanches, bien visibles et rappelées par des signes tels que des bandelettes de *tapa* ou des feuilles de cocotiers tressées (19).

La circulation était facilitée au long de bien des vallées par un sentier principal bordé, de place en place, de murets. Son parcours était toujours ponctué de détours et de franchissements de torrents. Des sentes, tout au long, menaient aux autres lieux de vie. Un second axe de cheminement, établi sur un des versants, remontait toute la vallée ; il était barré d'obstacles qui permettaient de contrôler sa fréquentation ; de même, aux cols, veillaient toujours des sentinelles. Cette voie permettait, en allant au plus court, de relier rapidement des points extrêmes tout en évitant de passer par les endroits *tapu* et les lieux où se concentrait l'habitat.

Pour donner vie à ces paysages, voici la description qu'en fait l'amiral Krusenstern remontant, en 1804, la vallée de Hakauï à Nuku Hiva : « *Personne ne se trouvait sur le rivage à notre arrivée (...)* Nous allâmes droit à la maison

12. Plante légèrement narcotique, dont l'usage était réservé aux membres ou visiteurs éminents du clan ; c'était aussi une plante médicinale importante.

13. Plante à *tapa* réputée dont il fallait surveiller la croissance pour obtenir des pousses régulières.

14. Plante à la fois d'ornement, apotropaïque et source importante de sucre.

15. La noix oléagineuse servait à l'éclairage et sa suie, de pigment pour l'encre à tatouer.

16. À chaque naissance ou « mariage », un arbre à pain et des mûriers étaient plantés pour assurer aux personnes une autonomie pour le futur. La survie de tous dépendait des quatre récoltes annuelles de l'arbre à pain ; elles permettaient de stocker, dans de grandes fosses, les fruits sous forme de pâte (le *ma* qui se conservait des décennies) et de pallier, au mieux, les terribles disettes.

17. Leur nombre crût considérablement à la période coloniale et assura un revenu non négligeable. Les variétés étaient nombreuses autrefois tant les fonctions de l'arbre étaient infinies.

18. Cet arbre, d'une taille énorme, accompagnait de son ombre tutélaire chaque espace de réunion. Il abritait les os des ancêtres et s'associait à l'image du chef (tant dans son rôle de nourricier – le chef assurant la nourriture de son peuple qu'il protège, comme l'arbre l'alimentation des oiseaux qu'il abrite, par ses graines – que de médiateur entre les strates inférieures et supérieures de l'univers).

19. Les koufau étaient des branches d'hibiscus écorcées fournissant des perches droites, régulières et presque blanches. Handy (1923) indique que les limites de l'espace le plus sacré à l'approche de la demeure du grand prêtre, *tau'a*, de Puamau, à Hiva Oa, à la fin du XIX^e siècle, étaient matérialisées par soixante koufau décorés de *tapa* rouge et blanc.

du roi située dans une vallée à un mille dans les terres. Le chemin traversait un bocage de cocotiers, d'arbres à pain (...) Nous parvînmes à un sentier (...) un ravin, rempli d'eau (...) nous conduisit à un chemin très bien entretenu. Nous entrâmes ensuite dans une magnifique forêt, qui paraissait s'étendre jusqu'à une chaîne de montagne bordant l'horizon. Les arbres de la forêt, hauts de 70 à 80 pieds, étaient principalement des cocotiers et des arbres à pain (...) Les ruisseaux qui descendaient des montagnes arrosaient les habitations de la vallée (...) On voyait près des maisons de grandes plantations de taros et de mûriers rangées dans le plus bel ordre et entourées de jolies palissades de perches blanches.... ».

La protection du territoire

Les hostilités étaient toujours latentes ; tous les insulaires étaient concernés à divers titres et chaque vallée se devait de surveiller chaque point d'accès de son territoire, d'entretenir un site refuge (20) et éventuellement des points stratégiques (21). Les femmes et les enfants suivaient en certaines circonstances les guerriers en poussant des cris pour acclamer les uns ou blâmer les autres et leur préparer un campement (22) sur les hauteurs ; mais ils se réfugiaient le plus souvent, en compagnie des plus âgés ou des malades, en des lieux où ils emportaient leurs biens les plus précieux. Là étaient aménagés des espaces où s'installer, des fosses-

20. *Mouka* : montagne, lieu escarpé, lieu de refuge..., au figuré : chef ; *tapapa* : veiller sur les montagnes en temps de guerre ; *'enata a'ama*, *'enata tia'i* : sentinelle ; *ki'o* : se dit des femmes, des enfants et des vieillards qui sont réfugiés dans les montagnes et des biens qu'ils y apportent. Ces refuges furent succincts aussi longtemps que les luttes se limitèrent à des escarmouches prenant fin avec les premiers blessés ou morts. Des îles semblent avoir été plus pacifiques, d'autres moins. Dans la mémoire des gens de Hoho'i, les lieux de refuge du fond de Haka'ohoka étaient des fosses, *koava* : fente, fissure, trou..., où l'on se cachait.

21. *Aka 'ua* ou *haka 'ua* : fortification, retranchements, muraille en pierres établis pour se protéger.

silos et des plantations permettant de tenir un certain temps. Il existait également des points de verrouillage, autorisant avec peu d'hommes une lutte efficace contre les assaillants. Ces aménagements se modifièrent au cours du XIX^e siècle, avec l'arrivée des armes à feu et l'introduction d'autres techniques de combat ou de défense. En 1797-1798, Robarts (Dening, 1974) observa que les attaques importantes se déroulaient sur les crêtes et que le pays était ainsi fait qu'un groupe d'une cinquantaine d'hommes pouvait, à lui seul, tenir n'importe quel col mais que, par contre, une fois ces lignes forcées, il régnait la plus grande confusion, ce qui permettait à l'ennemi de pénétrer dans la vallée et d'y commettre rapt et destructions.

Un modèle d'occupation de l'espace

L'habitat marquisien est un exemple d'adaptation à la morphologie particulière des îles, conforme, dans son principe fondamental, à la tradition culturelle des Océaniens. Tout espace de vie traduit une vision du monde et de la société, et le symbolique et le sacré avaient ici une part importante.

Arrivés de la mer, après avoir tiré leurs pirogues sur la grève, les premiers découvreurs portèrent leurs pas vers l'intérieur des terres accueillant, ombragé et arrosé. Derrière eux, l'horizon marin assurait la liaison avec leur origine, leur passé mais aussi avec leur avenir sur de nouvelles terres qui, au-delà, restaient à découvrir. Progressant de l'eau salée vers l'eau douce, ils reconnurent ce nouvel univers et son orientation s'imposa d'elle-même selon l'axe de la rivière joignant ces deux extrémités, la mer et la montagne, deux pôles nécessaires à la nourriture terrestre et sacrée. Une fois le terri-

22. Camp se dit *fenua matavai*, *pa mamane* ou *papua mamane*. Le terme *mamane* signifie « sacré » et « armé ».

toire reconnu, le village fut établi en son centre, bien protégé des incursions par la mer et de voisins belliqueux ; il concentrait la plupart des habitations autour du coeur de la communauté que formaient les bâtiments du chef avec les structures communautaires et religieuses. Les arbres plantés marquaient l'enracinement entre les diverses strates du monde tout en assurant le quotidien des habitants. À proximité, les espaces voués à la culture se développèrent vers l'horticulture ou l'arboriculture, selon les possibilités du terrain, avec une attention particulière portée à l'arbre à pain, au châtaignier de Polynésie, au bananier et au taro. Plus en marge, les fonds des vallons demeuraient des zones de refuge, de cueillette et de survie ; les hauteurs difficiles d'accès devinrent des sanctuaires abritant les os des ancêtres qui, à l'écart, protégeaient et dominaient l'espace habité. De là partaient les âmes des morts dont les corps se desséchaient, un temps, sur les pentes bien ventilées et les plus ensoleillées. C'était là que les ancêtres, par l'entremise des *tuhuka*, transmettaient leur savoir. L'apprentissage se faisait dans des lieux écartés et préservés ; les jeunes y recevaient leurs premiers tatouages avant de faire leur entrée dans le monde des hommes au cours de fêtes de présentation sur le *tohua*... C'était le domaine de ceux qui, sous la protection du *tapu*, pouvaient vivre provisoirement en marge. Interdite et dangereuse pour l'homme ordinaire, cette zone, à la frontière du monde connu, était un passage vers l'au-delà, vers le monde des ancêtres où la nature gardait tous ses droits.

BIBLIOGRAPHIE

- Dening (G.M.), 1974. *The Marquesan Journal of Edward Roberts, 1797-1824*. G. Dening (ed.), Pacific History Series n° 6, Australian National University Press, Canberra.
- Handy (E.S.C.), 1923. *The native culture in the Marquesas*. Bernice Pauahi Bishop Museum Bulletin n° 9, Hawaii, (Kraus reprint 1971).
- Krusenstern (A.J.I.F.C. von), 1813. *Voyage round the world in the years 1803-1806 by ordre of His imperial Majesty Alexander the First, on board the ships Nadesha and Neva...* Bibliotheca Australiana nos 38-39, Londres, Réédition 1968.
- Lavondès (H.), 1975. *Terre et mer, pour une lecture de quelques mythes polynésiens*. Thèse d'État, université René Descartes, Paris V, 2 tomes.
- Ottino (P.), 1990. « L'habitat des anciens Marquisiens : architecture des maisons, évolution et symbolisme des formes ». *Journal de la Société des Océanistes*, t. 90, n° 1 : 3-15.
- Suggs (R.C.), 1961. *The archaeology of Nuku Hiva, Marquesas Islands, French Polynesia*. American Museum of Natural History Anthropological Papers 49, Part 1, New York.

